Quarante-septième année. — N° 62. (EDITION DU MATIN) LUNDI 3 MARS 1902.

A. VANESTE
90, Rue Nationale, LILLE
ORFÈVRERIE
ARGENT 1er TITRE
MONTRES FINES
DE
PATEK-PHILIPPE ET Cie DE GENÈVE
ET DES
1res Marques Françaises

Journal de Roubaix

A. VANESTE
90, Rue Nationale, LILLE
Choix le plus complet
de
BAGUES DE FIANÇAILLES
JOYAUX
pour
CORBEILLES DE MARIAGE

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 18 fr.
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Carnot, 5
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS & ANNONCES : A Roubaix, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du journal, rue Carnot, 5. — A Mouscron, chez M. Henri Lemaire, rue de la Station. — A Paris et à Bruxelles, dans les agences de publicité. — Le *Journal de Roubaix* est en vente dans les principaux Kiosques et Bibliothèques de Paris.

CHRONIQUE

LE MUR D'EN FACE

Tout au fond d'une cour, elles habitaient un modeste petit logis, la mère, la fille et une parente maternelle déjà bien âgée — leur tante et grand'tante — qu'elles venaient de recueillir.

La fille était encore très jeune, dans l'éphémère fraîcheur de ses dix-huit ans, lorsqu'elles avaient dû, après des revers de fortune, s'enfermer là, au recoin le plus retiré de leur maison familiale. Le reste de la chère demeure, tout le côté vivant qui regardait la rue, il avait fallu le louer à des étrangers profanateurs, qui y changeaient les aspects des anciennes choses et y détruisaient les souvenirs.

Une vente judiciaire les avait dépouillées des meubles plus luxueux d'autrefois, et elles avaient arrangé leur nouveau petit salon de recluses avec des objets un peu disparates : reliques des aïeules, vieilleries exhumées des greniers, des réserves de la maison. Mais tout de suite elle l'avaient aimé, ce salon si humble, qui devait maintenant, pendant des années, les réunir toutes trois auprès d'un même feu et d'une même lampe, aux veillées des hivers. On s'y trouvait bien ; il avait un air familial et intime. On s'y sentait un peu cloîtré, c'est vrai, mais sans tristesse, car les fenêtres, garnies de simples rideaux de mousseline, donnaient sur une cour ensoleillée dont les murs, très bas, étaient garnis de chèvrefeuilles et de roses.

Et déjà elles oubliaient le confort, le luxe d'autrefois, heureuses de leur salon modeste, quand un jour une communication leur fut faite, qui les laissa dans la consternation morne : le voisin allait élever de deux étages son logis ; un mur allait monter là, devant leurs fenêtres, enlever l'air, cacher le soleil...

Et aucun moyen, hélas ! de conjurer ce malheur, plus intimement cruel à leurs âmes que tous les précédents désastres de fortune. Acheter cette maison du voisin, ce qui eût été facile au temps de leur aisance passée, il n'y fallait plus songer ! Rien à faire, dans leur pauvreté, qu'à courber la tête.

—×—

Donc, les pierres commencèrent de surgir, assise par assise ; avec angoisse, elles les regardaient s'élever ; un silence de deuil régnait entre elles, dans le petit salon, de jour en jour attristé, à mesure que montait cette chose obscurcissante. Et donc que cette chose-là, toujours plus haute, remplacerait bientôt le fond de ciel bleu ou de nuages d'or sur lequel se détachait jadis le mur de leur cour avec sa chevelure de branches !...

En un mois, les maçons eurent achevé leur œuvre : c'était une surface lisse, en pierres de taille, qui fut peinte ensuite d'un blanc grisâtre, simulant presque un ciel crépusculaire de novembre, perpétuellement opaque, invariable et mort ; — et aux étés suivants, les rosiers, les arbustes de la cour reverdirent plus étoilés à son ombre.

Dans le salon, les chauds soleils de juin et de juillet pénétraient encore, mais plus tardifs le matin, plus vite enfuis le soir ; les crépuscules d'arrière-saison tombaient une heure plus tôt, amenant tout de suite les pénétrantes tristesses grises.

—×—

Et le temps, les mois, les saisons coulèrent. Entre chien et loup, aux heures indécises des soirs, quand les trois femmes quittaient l'une après l'autre leur ouvrage de broderie ou de couture ,avant d'allumer la lampe de veillée, la jeune fille — qui bientôt ne serait plus jeune — levait toujours les yeux vers ce mur, dressé là au lieu du son ciel de jadis ; souvent même, par une sorte de mélancolique enfantillage, qui constamment lui revenait comme une manie de prisonnière, elle s'amusait à regarder, d'une certaine place, les branches des rosiers, la tête des arbustes se détacher sur ce fond grisâtre des pierres peintes et cherchait à se donner l'illusion que ce fond là était un ciel, un ciel plus bas et plus proche que le vrai, — dans le genre de ceux qui, la nuit, pèsent sur les visions déformées des songes.

—×—

Elles avaient en espérance un héritage dont elles parlaient souvent autour de leur lampe et de leur lampe de travail, comme d'un rêve, comme d'un conte de fée, tant il semblait lointain.

Mais, quand on la tiendrait, cette succession d'Amérique, à n'importe quel prix on achèterait la maison du voisin, pour démolir toute la partie nouvelle, rétablir les choses comme au temps passé et rendre à leur cour, rendre aux chers rosiers des murailles le soleil d'autrefois. Le jeter bas, ce mur, c'était devenu leur seul désir terrestre, leur continuelle obsession.

Et la vieille tante avait coutume alors de dire :

— Mes chères filles, Dieu permettra que je vive assez longtemps, moi, pour voir ce beau jour !...

—×—

Il tardait bien à venir, leur héritage.

Les pluies, à la longue, avaient tracé sur la surface lisse une sorte de zébrure noirâtre, triste à voir, formant comme un V, ou comme la silhouette trouble d'un oiseau qui plane. Et la jeune fille contemplait cela longuement, tous les jours, tous les jours...

Une fois, à un printemps très chaud,, qui, malgré l'ombre du mur, avait fait les roses plus hâtives que de coutume et plus épanouies, un jeune homme parut dans ce fond de cour, prit place pendant quelques jours à la table des trois dames sans fortune. De passage dans la ville, il avait été recommandé par des amis communs, non sans arrière-pensée de mariage. Il était beau, avec un visage fier, bruni par les grands souffles marins...

Mais il le jugea trop chimérique, l'héritage ; il la trouva trop pauvre, la jeune fille, dont le teint commençait d'ailleurs, à beaucoup pâlir faute de lumière.

Donc il repartit sans retour ,lui qui avait là, pour un temps, représenté le soleil, la force et la vie. Et celle qui déjà s'était crue sa fiancée reçut de ce départ un muet et intime sentiment de mort.

—×—

Et les années monotones continuèrent leur marche, comme les impassibles fleuves ; il en passa cinq ; il en passa dix, quinze et même vingt. La fraîcheur de la jeune fille sans dot peu à peu acheva de s'en aller, inutile et dédaignée ; la mère prit des cheveux blancs ; la vieille tante devint infirme, branlant la tête, octogénaire dans un fauteuil fané, éternellement assise à sa même place, près de la fenêtre obscurcie, son profil vénérable se découpant sur les feuillages de la cour, au-dessous de ce fond de muraille unie, où s'accentuait la marbrure noirâtre, en forme d'oiseau, tracée par les lentes gouttières.

En présence du mur, de l'inexorable mur, elles vieillirent toutes les trois. Et les rosiers, les arbustes vieillirent aussi, de leur moins sinistre vieillesse de plantes, avec encore des airs de rajeunissement à chaque renouveau.

— Oh ! mes filles, mes pauvres filles, disait toujours la tante ,de sa voix cassée qui ne finissait plus les phrases, pourvu que je vive assez longtemps, moi...

Et sa main osseuse, avec un geste de menace, désignait l'oppressante chose de pierre.

Elle était morte depuis une dizaine de mois, laissant un vide affreux dans le petit salon des recluses, et on l'avait pleurée comme la plus chérie des grand'mères, quand l'héritage arriva enfin, très bouleversant, un jour où l'on n'y pensait plus.

La vieille fille — quarante ans sonnés maintenant — se retrouva toute jeune, dans sa joie d'entrer en possession de la fortune revenue.

On chasserait les locataires, bien entendu, on se réinstallerait comme avant ; mais de préférence, on se tiendrait à l'ordinaire dans le petit salon des temps de médiocrité : d'abord il était maintenant rempli de souvenirs, et puis d'ailleurs il redeviendrait d'un gaîté ensoleillée, dès qu'on aurait abattu ce mur emprisonnant, qui n'était plus aujourd'hui qu'un vain épouvantail, si facile à détruire à coups de louis d'or.

—×—

Elle eut enfin lieu, cette chute du mur, désirée depuis vingt mornes années. Elle eut lieu un avril, au moment des premiers souffles tièdes, des premières soirées longues. Très vite cela s'accomplit au milieu d'un tapage de pierres qui tombaient ,d'ouvriers qui chantaient, dans un nuage de plâtras et de vieille poussière.

Et ,au déclin de la seconde journée, quand ce fut terminé, les ouvriers partis, le silence revenu, elles se retrouvèrent assises à leur table, la mère et la fille, étonnées d'y voir si clair, de n'avoir plus besoin de lampe pour commencer le repas du soir. Comme en un étrange retour de temps antérieurs, elles regardaient les rosiers de leur cour s'étaler à nouveau sur le ciel. Mais ,au lieu de la joie qu'elles en avaient attendue, c'était d'abord un indéfinissable malaise : trop de lumière tout à coup dans leur petit salon, une sorte de resplendissement triste, et la notion d'un vide inusité au dehors, d'un immense changement... Il ne leur venait point de paroles, en présence de l'accomplissement de leur rêve ; absorbées l'une et l'autre, prises d'une croissante mélancolie, elles restaient là sans causer, sans toucher au repas servi. Et peu à peu, leurs deux cœurs se serrant davantage, cela devenait comme de la détresse, comme l'un de ces regrets noirs et sans espérance que nous laissent les morts

Quand la mère enfin s'aperçut que les yeux de sa fille commençaient à s'embrumer de pleurs, devinant les pensées inexprimées qui devaient si bien ressembler aux siennes :

— On pourrait le rebâtir, dit-elle. Il me semble qu'on pourrait essayer, n'est-ce pas, de le refaire pareil ?...

— J'y songeais, moi, aussi, répondit la fille... Mais non, vois-tu : « ce ne serait plus le même !. »

Mon Dieu ! comment cela se pouvait-il ; c'était elle, c'était bien elle qui l'avait décrété, l'anéantissement de ce fond de tableau familier ,au-dessous duquel, pendant un printemps, elle avait vu se détacher certain beau visage de jeune homme, et, pendant de si nombreux hivers, un profil vénéré de vieille tante morte...

Et tout à coup, au souvenir de ce vague dessin en forme d'ombre d'oiseau, tracé là par de profondes gouttières ,et qu'elle ne reverrait jamais, jamais, jamais, son cœur fut déchiré soudainement d'une manière plus affreuse ; elle pleura les larmes les plus sombres de sa vie, devant l'irréparable destruction de ce mur.

PIERRE LOTI.

INFORMATIONS

MANŒUVRES D'ARMÉE

Paris, 1er mars. — Les 16e et 17e corps d'armée exécuteront en 1902 une manœuvre d'armée sous la haute direction du général Brugère, vice-président du conseil supérieur de la guerre.

A ces manœuvres prendront part deux brigades de cavalerie et une brigade d'infanterie coloniale.

Les 11e et 18e corps exécuteront des manœuvres de division en vue de renouveler, comme l'année dernière, l'étude de l'attaque et de la défense des côtes. Les autres corps d'armée feront aussi des manœuvres de division, sauf les 1er et 2e qui n'auront que des manœuvres de brigade.

La 1re division de cavalerie, les 5e, 9e et 12e brigades de cavalerie de corps, la 1re brigade de cuirassiers et le 13e cuirassiers feront des manœuvres d'ensemble sous la direction du général Donop.

LE JUBILÉ DU PAPE

Rome, 1er mars. — La mission belge est arrivée ; elle est descendue à l'hôtel de Bristol.

Le Pape a reçu aujourd'hui les ministres de Monaco, du Chili, de Saint-Domingue et du Nicaragua, qui lui ont présenté leurs souhaits à l'occasion de son jubilé.

La Haye, 1er mars. — Le comte Dumonceau, chambellan de la reine, envoyé à Rome, pour le jubilé du Pape, est chargé de remettre au Saint-Père une lettre de félicitations.

LE PRINCE HENRI DE PRUSSE AUX ÉTATS-UNIS

Washington, 1er mars. — Le prince Henri de Prusse a dîné hier soir à l'ambassade d'Allemagne. Le monde diplomatique et officiel était représenté au banquet.

Des chanteurs allemands, portant des torches et des bannières aux couleurs allemandes et américaines, se sont fait entendre dans la soirée sous les balcons de l'hôtel.

A onze heures trente, le prince a quitté Washington. Il se propose de visiter les Etats de l'ouest et du sud-ouest.

MISS STONE

Salonique, 1er mars. — Miss Stone se montre très touchée des témoignages de sympathie qui, depuis son arrivée ici, lui sont parvenus de toutes les parties du monde.

Elle se propose de se rendre en Amérique pour revoir ses parents et sa vieille mère, mais elle ne se mettra pas en route avant plusieurs semaines.

Des offres nombreuses et vraiment tentantes lui ont été faites par les éditeurs pour obtenir le droit de publier le récit de ses mésaventures. Une revue américaine lui a offert trente-cinq mille francs et ses droits d'auteur pour six articles.

ACTUALITÉ

PROGRAMME

— Quant à moi, citoyens, mon programme est bien simple. Vous me connaissez, je ne vous promets rien, mais vous savez que je suis capable de tout !

CHOSES & AUTRES

X... est le plus incorrect des rameurs de l'école ultra-moderne, laquelle ne se pique guère de correction.

On s'en désole dans son entourage.

— Croyez-vous qu'il ne ferait pas mieux d'être cordonnier ?

— Oh ! il chausserait fort mal ses clients : il a si peu le sentiment de la mesure !

—×—

Rapineau, qui devait depuis longtemps une visite à Taupin, la lui fait hier soir par une pluie battante.

— Vous voilà enfin, fait Taupin ; décidément, il fallait un temps de chien pour vous décider à venir !

AUX JEUNES DÉMOCRATES CHRÉTIENS

Dans l'« Osservatore Romano », sous le titre : « Un mot aux jeunes démocrates chrétiens », M. Toniolo constate la parfaite obéissance avec laquelle sont reçues en Italie les recommandations du Souverain Pontife. En termes d'une admirable éloquence, l'éminent professeur félicite les jeunes catholiques de Milan, de Ravenne et de Rome. « On peut aujourd'hui parler de victoire, leur dit-il, la plus légitime et la plus belle, celle que nous remportons sur nous-mêmes ! » Il étend cet éloge à tous les jeunes catholiques d'Italie qui, poursuivant le même idéal dans les mêmes luttes et désormais avec la même conscience du devoir, prennent partout le poste de combat assigné par le Chef suprême et avec Lui, ayant triomphé des orages intérieurs et déjoué les pièges tendus au dehors, « renouvellent le pacte de la fidélité et de l'amour ».

L'illustre penseur rappelle les enseignements qui ont préparé cet heureux succès. Ce sont l'intégrité des principes catholiques, la vertu de l'unité de foi, la plus sévère discipline de la pensée et de l'action.

« Vous sortez de cette épreuve unis plus que jamais à l'Eglise, aux évêques, au Pape. Acceptant ces liens intimes (plus forts peut-être que dans les autres nations), vous confirmez de nouveau la mission historique de notre patrie où, par la présence du siège de Pierre parmi nous, se sont toujours trouvées unies l'action sociale et civile de son peuple et la mission du pontificat. Encouragez-vous par la pensée que, après cet acte de généreuse obéissance, vous êtes désormais dirigés par cette Eglise qui vient de vous rappeler que l'Evangile contient la racine de l'antique démocratie chrétienne ; par ces évêques sous l'égide desquels s'ouvraient dans nos cités, comme en tant d'autres ruches, les cellules de la démocratie chrétienne au moyen-âge ; par ce Pontife qui a fait sienne la cause de la démocratie moderne, comme une partie essentielle du programme de renouvellement social chrétien. » En terminant cette magnifique exhortation, le vaillant apôtre, qui a eu dans les derniers incidents un rôle si considérable et si salutaire, dit à ses jeunes disciples : « Je vous applaudis et je vous remercie. »

LES LAINES DE FRANCE

Mérinos d'Arles. — Croisés des Alpes

Dans les environs d'Arles, Cavaillon, Salon, St-Rémy, Marseille et Aix-en-Provence, s'opère, dès fin décembre à fin mars, chaque année, la tonte des moutons mis en réserve, pendant les mois d'octobre et novembre, dans des bergeries spéciales, par des agriculteurs-éleveurs qui attendent de l'élevage les avantages suivants :

1. La bonification de poids obtenu sur le mouton, de la date de son achat à celle de sa livraison à la boucherie, ou aux expéditeurs qui alimentent les principaux centres : Paris, Lyon, Nice ;

2. Sur le produit de la laine, la tonte étant obligatoire pour activer l'engraissement, opéré à l'aide des graines et fourrages ;

3. Sur la litière indispensable dans nos régions agricoles. Nos éleveurs forment leurs petits troupeaux : des mérinos prélevés sur les troupeaux transhumés de la Crau et de la Camargue ; des croisés en provenance des marchés et foires des Alpes et du Var ; des Afrique, russes et monténégros par les commissionnaires en bestiaux de Marseille, agents d'importation de ces diverses races, qui les reçoivent au débarquement.

La culture de la vigne, poussée très activement depuis dix à douze ans, en remplaçant les prairies, a porté atteinte à l'élevage qui ne trouve plus la quantité sur place des fourrages qui lui sont nécessaires.

C'est ainsi que nombre des propriétaires-éleveurs, sans y renoncer entièrement, en ont réduit l'importance et nous n'exagérons rien d'affirmer que les quantités de laines offertes actuellement représentent, tout au plus, le tiers de la production obtenue pendant la période de 1870 à 1880.

La mévente de la laine n'est donc pas la cause primordiale de la diminution du nombre des têtes de bétail gras, mais bien de la cherté du fourrage.

Ces laines, de tonte prématurée, dont le principal marché est à Cavaillon (Vaucluse), trouvent des employeurs spéciaux pour la bonneterie et le peigne, les provenances françaises ; pour la couverture et la matelasserie, les autres provenances.

La campagne actuelle d'achats, plus active que celle de 1901, se poursuit sous l'influence de la hausse survenue aux dernières enchères de Londres. C'est ainsi que les mérinos obtiennent de 1 fr. à 1 fr. 17 le kilo, les croisés de 0 fr. 70 à 0 fr. 85 le kilo, les Afrique et Monténégros de 0 fr. 65 à 0 fr. 75, et les Russe (Sébastopol et Odesa), de 0 fr. 70 à 0 fr. 90 le kilo.

Ces laines étaient peu offertes, autrefois, en suint, et restaient dans la région, alimentant les lavoirs de laine de nos laveurs-négociants, qui les offraient après leur classement, en prima d'Arles, mérinos ,écarts, ; MR ou blanche ordinaire, RRR ou écarts lavées.

Les lots de lavée deviennent rares, en raison de la disparition des nombreux lavoirs à système primitif, dont quelques-uns seulement sont pourvus actuellement d'un mécanisme récent et perfectionné.

E. ATHÉNOSY
Cre en laines à Cavaillon.

L'ACCIDENT DE M. WALDECK-ROUSSEAU

L'état du Président du Conseil

Paris, 1er mars. — Suivant les renseignements officieux communiqués ce matin, le Président du Conseil a eu, cette nuit, une légère fièvre ; il ne s'est assoupi que vers six heures du matin ; sa blessure de l'oreille le fait souffrir ; il se plaint également de douleurs dans l'épaule gauche.

Les docteurs Poirrier et Babinsky sont venus le visiter ce matin ; après examen du blessé, ils ont décidé de procéder à une radiographie de l'épaule, pour rechercher si un muscle n'aurait pas été froissé. Le bulletin suivant a été rédigé à neuf heures du matin :

« Etat satisfaisant ; une radiographie de l'épaule sera faite aujourd'hui. Suivant l'avis des médecins, le Président du Conseil devra garder un repos absolu d'une quinzaine de jours. »

Le Président de la République a fait demander, cette nuit, par téléphone, des renseignements sur l'accident dont M. Waldeck-Rousseau avait été victime.

Il a, dans la matinée, envoyé à plusieurs reprises, prendre des nouvelles du Président du Conseil par M. Poulet, chef de son secrétariat particulier. Il avait manifesté le désir de voir lui-même le Président du Conseil, mais sa visite a été différée, les médecins ayant prescrit le repos absolu.

Les présidents du Sénat et de la Chambre, les membres du corps diplomatique présents à Paris, les ministres et un certain nombre de sénateurs et députés se sont présentés, dans la matinée, place Beauveau, pour s'informer également de l'état de santé du blessé.

Paris, 1er mars. — Les médecins ont fait cette après-midi, à cinq heures, l'opération de la radiographie annoncée. Les résultats n'en sont pas encore connus.

L'enquête

M. Gautier, ingénieur des ponts et chaussées, chargé du contrôle des tramways à la préfecture de police, a ouvert une enquête pour déterminer les causes de l'accident arrivé à M. Waldeck-Rousseau.

De leur côté, à la nouvelle de l'accident, MM. Duponnois, commissaire de police ; Poncet et Chanot, officiers de paix des 2e et 3e arrondissements, se rendirent sur les lieux pour procéder à une enquête.

Cette enquête, qui a été continuée ce matin, semble mettre hors de cause la responsabilité des wattmen des deux tramways.

Voici comment un témoin a raconté l'accident à M. Duponnois :

Le coupé de M. Waldeck-Rousseau marchait à grande allure, venant du boulevard de Sébastopol. Il occupait le milieu de la chaussée, entre les deux voies de la ligne Noisy-Opéra. Devant la voiture, cheminait le tramway 93, venant de Noisy, et dont le wattman ne pouvait, par conséquent, pas voir le cocher Peyronnet qui le suivait.

Le tramway, qui allait s'arrêter, ralentissait sa marche, et le cocher Peyronnet, voulant le dépasser, au lieu de prendre sa droite, ce qui lui aurait été facile, attendu que le côté droit de la chaussée était libre, eut l'imprudence de traverser entre les deux voies.

A ce moment, le tramway 65, venant de l'Opéra, survint tout à coup, et le coupé du président du Conseil se trouva pris entre les deux tramways.

LES SUITES POLITIQUES DE L'ACCIDENT

Les craintes des ministériels. — M. Monis président du Conseil des ministres intérimaire. Bruits de démission du garde des sceaux. M. Léon Bourgeois.

Paris, 1er mars. — Contrairement à ce qui se passe habituellement le samedi, un certain nombre de députés sont venus cet après-midi au Palais-Bourbon.

Naturellement, leur conversation ne roule que sur l'accident de M. Waldeck-Rousseau et ses conséquences au point de vue parlementaire.

Comme il est évident, maintenant, que le Président du Conseil sera tenu à un repos absolu d'au moins quinze jours, on se demande ce que fera la Chambre. L'avis général est que le vote du budget est trop pressant pour que la Chambre puisse s'ajourner. D'autre part, les ministériels craignent qu'une question délicate ne surgisse brusquement, qui, en l'absence de M. Waldeck-Rousseau, pourrait être fatale pour le ministère.

Leur crainte est d'autant plus vive que ce sera M. Monis qui, comme garde des sceaux, remplacera M. Waldeck-Rousseau, et, l'influence, tant morale que parlementaire de M. Monis est, de l'avis même de ses partisans les plus zélés, absolument nulle. Aussi parle-t-on déjà de la démission de M. Monis. Un député ministériel qui, ce matin, a longuement conféré place Beauvau, disait — et dans les sphères ministérielles cette question doit être agitée — que M. Waldeck-Rousseau serait sage de prier M. Monis, dans l'intérêt de la défense républicaine, de donner sa démission, pour le remplacer immédiatement par M. Léon Bourgeois.

D'autre part, les amis personnels de M. Léon Bourgeois, que nous avons interrogés, ne nous ont pas caché que ce serait une grave faute de la part de ce dernier d'entrer en ce moment dans la galère ministérielle, alors qu'il est évident que le cabinet devra se retirer après les élections générales, quel qu'en soit le résultat.

On s'inquiète, d'autre part, de l'influence que peut avoir l'accident sur le choix de la date des élections. La date du 20 avril paraissait arrêtée en principe et le gouvernement semblait plus désireux de l'avancer que de la retarder.

On estimait aujourd'hui que l'accident d'hier, en empêchant le Président du Conseil de continuer le travail électoral qu'il menait activement ces jours-ci, joint au retard du budget, pourrait bien faire reporter cette date au 27, si ce n'est même au 4 mai.

LA GUERRE DANS LE SUD DE L'AFRIQUE

LE DÉSASTRE ANGLAIS DE NESEER-FARM

Aveux tardifs. — Toute une colonne anéantie. Nouvelles réticences de Kitchener

Londres, 1er mars. — Lord Kitchener aurait bien voulu ne pas parler du désastre subi par la colonne van Donop, et de son côté, le War Office ne tenait nullement à provoquer les révélations du commandant en chef. Cependant, il a bien fallu céder aux exigences de l'opinion publique et aux réclamations des journaux, qui, cette fois, ont été unanimes à trouver qu'on se moquait un peu trop de la patience de la nation.

Le War Office s'est donc ému, et, par deux fois, a télégraphié à Kitchener pour obtenir des renseignements complémentaires.

La première fois, le commandant en chef s'est fait tirer l'oreille et a répondu qu'il ne savait rien et que lui-même attendait les informations.

Le War Office est revenu à la charge. Kitchener, poussé dans ses derniers retranchements, a envoyé une dépêche encore très incomplète, mais qui justifie les plus tristes appréhensions qui avaient pris naissance dans le public.

Toute la colonne van Donop a bien été détruite. On connaît actuellement les noms de 117 blessés, mais les listes sont incomplètes et on ne dit rien des tués. De plus, 451 hommes et 16 officiers ont été capturés avec le convoi considérable qu'ils escortaient et deux canons. Jusqu'à présent, les Boers n'ont relâché qu'un officier et 105 hommes et ont gardé tous les autres, y compris le colonel Anderson et le commandant Faderly, blessé.

Maintenant, quelles sont les circonstances de l'attaque, dans quelles conditions a eu lieu le combat ?

Voilà ce que nous ignorons complètement. Ce silence est d'autant plus inexplicable que l'événement s'est passé vendredi dernier, au point désigné sous le nom de Neseer-Farm, à une heure de cheval d'une garnison considérable (celle de Klerksdorp), d'une voie ferrée, d'une ligne de blockhaus, qui sont reliées téléphoniquement et télégraphiquement au quartier général. On ne sait pas davantage d'où venaient les Boers, car depuis longtemps aucun commando important n'avait été signalé dans ce district.

PHÉNOMÈNES ET PRODIGES

Le musée anthropologique ambulant de MM. Barnum et Baily mérite bien d'attirer quelque peu l'attention non seulement des curieux, mais encore des physiologistes et des psychologues. Dernièrement, une trentaine d'hommes de science furent convités à aller examiner de près les sujets du grand cirque du Champ-de-Mars, ceux que, dans les fêtes foraines, on appelle des « phénomènes », ceux que MM. Barnum et Baily nomment des « prodiges humains ». Il y en a environ vingt-cinq sur lesquels une demi-douzaine seulement présentent un certain intérêt. M. Manouvrier, professeur à l'Ecole d'anthropologie de Paris, les a examinés très sommairement, mais assez pour nous donner une idée nette de chacun de ces phénomènes ». Il faut bien dire que souvent les « numéros » de cirques ou de baraques foraines n'apparaissent extraordinaires qu'à la faveur d'artifices divers, de boniments et d'exagérations préméditées, quelquefois le phénomène est truqué ; le public ne s'en rend aucun compte et s'étonne de ce qui est tout simple. Il y a donc phénomène et phénomène, prodige et prodige.

Au musée Barnum, chaque prodige occupe une petite estrade sur laquelle montèrent deux médecins délégués par leurs confrères. Le premier sujet qui fut examiné était un mangeur de verre et buveur de pétrole ! C'est un homme adulte qui montre des fragments de verre cassé, en prend quelques-uns, les met dans sa bouche, exécute des mouvements de déglutition pénibles, puis avale d'un trait un verre de pétrole. Il travaille ainsi chaque jour et ne s'en porte pas plus mal.

Le régisseur du grand Cirque met les morceaux de verre dans les mains des visiteurs ; il leur fait flairer le verre de pétrole. C'est bien du verre, c'est bien du pétrole !

Certainement ! Mais le sujet avale-t-il et le verre et le pétrole, comme il l'affirme sans rire ? M. Manouvrier, en particulier, ne semble pas convaincu et se demande si le premier venu ne pourrait en faire autant en employant le petit artifice suivant. On brisera du verre devant l'assistance, on montrera les morceaux dans une tasse, on les laissera toucher par les assistants. Puis on prendra avec attention au milieu de cette verroterie quelques morceaux de simili-verre et gélatine ou en sucre ou encore on les introduira dans la bouche après les avoir dissimulés dans la main. On avalera comme avec difficulté. Puis on versera dans un verre préalablement graissé et infecté de pétrole de l'eau claire que l'on extraira d'un bidon également infecté de pétrole. On passera rapidement le bidon sous le nez du public et on avalera le contenu du verre courageusement. Rien de plus simple. Mais M. Manouvrier n'a-t-il pas un peu trop d'imagination ?

Le second phénomène, c'est Maxey, le roi des aiguilles. Celui-là vous montre d'abord une grosse pelote hérissée d'aiguilles. Il prend ces aiguilles par petits paquets qu'il s'introduit dans la bouche très ostensiblement. Il s'en fait aussi introduire par un des médecins invités ; puis il les avale ou fait semblant de les avaler et boit ensuite pour favoriser l'opération. Il prie le médecin de bien examiner sa bouche grande ouverte, promène lui-même son doigt dans tous les recoins, comprime ses joues dans tous les sens et se gargarise.

On croit que le tour est joué et l'on se demande ce que sont devenues les douzaines d'aiguilles ingurgitées. Mais Maxey ouvre de nouveau la bouche, y saisit un bout de fil qu'il tire peu à peu et l'on voit sortir suspendues à ce fil régulièrement espacées toutes les aiguilles.

Elles étaient évidemment enfilées avant d'être introduites dans la bouche et personne ne s'en était aperçu. C'est un joli tour d'adresse. Mais d'aiguilles avalées... point

Un homme pourrait certainement manger des aiguilles, puisque certaines jeunes filles en absorbent des centaines pour le plaisir de les avaler. On connaît et nous avons cité plusieurs exemples de ces anomalies du goût. Les aiguilles en général traversent les tissus, et au bout de quelques années, après un voyage dans le corps un peu en tous sens, les aiguilles reviennent à la surface, percent la peau et on peut les enlever assez facilement. Mais chez Barnum, le cas est tout autre et il s'agit évidemment de prestidigitation. L'expérience n'en est pas moins très curieuse.

Après l'homme aux aiguilles, c'est le tour de l'« homme pelote d'épingles ». Ce dernier se transperce complètement la langue, les joues, les bras, etc., avec de longues épingles à chapeau, sans douleur, sans perdre une goutte de sang, comme s'il y avait analgésie complète.

Cette insensibilité est bien connue chez certains malades, et elle n'aurait rien qui pût surprendre les médecins. Mais le « prodige » a l'apparence normale, il est robuste ; rien ne peut faire soupçonner chez lui cette particularité pathologique. On raconte bien qu'il a été victime, il y a quelques années, d'un accident de chemin de fer à la suite duquel il aurait supporté sans souffrance et sans le secours d'aucun anesthésique l'amputation du pouce. C'est admissible ; il pourrait même se faire qu'à la faveur d'une analgésie temporaire, il se fût habitué, en vue d'en tirer profit, à se transpercer diverses parties du corps. Puis, à la longue, le trajet des épingles étant bien tracé, l'opération aurait pu être indéfiniment recommencée sans douleur ni effusion de sang. C'est encore possible, car on ne saurait distinguer, même facilement à la loupe, les petits canaux en quelque sorte fabriqués par le passage des aiguilles. Est-ce cela ? L'homme à la pelote se gardera bien de le dire.

On nous présente ensuite l'homme qui « allonge ses joues ». Le personnage saisit ses joues au bord inférieur de la mandibule et les distend par traction, au point qu'elles arrivent presque, en s'amincissant, au contact des clavicules, comme le feraient de majestueux favoris ; il lâche alors ses joues qui reviennent brusquement sur elles-mêmes avec